

664-12-178
FEB 28 1973
C
GUSTAVE GEFFROY

HERMINE GILQUIN

PARIS
BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1907

Tous droits réservés.



Hermine Gilquin

Gustave Geffroy



E. Fasquelle, Paris, 1907

Exporté de Wikisource le 19/09/2017

À CELLES QUI N'ONT EU QUE LE MALHEUR
POUR POÉSIE DE LEUR VIE

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

| | | | |
|---------------|----------------|------------------|-----------------|
| • <u>I</u> | • <u>XIV</u> | • <u>XXVII</u> | • <u>XL</u> |
| • <u>II</u> | • <u>XV</u> | • <u>XXVIII</u> | • <u>XLI</u> |
| • <u>III</u> | • <u>XVI</u> | • <u>XXIX</u> | • <u>XLII</u> |
| • <u>IV</u> | • <u>XVII</u> | • <u>XXX</u> | • <u>XLIII</u> |
| • <u>V</u> | • <u>XVIII</u> | • <u>XXXI</u> | • <u>XLIV</u> |
| • <u>VI</u> | • <u>XIX</u> | • <u>XXXII</u> | • <u>XLV</u> |
| • <u>VII</u> | • <u>XX</u> | • <u>XXXIII</u> | • <u>XLVI</u> |
| • <u>VIII</u> | • <u>XXI</u> | • <u>XXXIV</u> | • <u>XLVII</u> |
| • <u>IX</u> | • <u>XXII</u> | • <u>XXXV</u> | • <u>XLVIII</u> |
| • <u>X</u> | • <u>XXIII</u> | • <u>XXXVI</u> | • <u>XLIX</u> |
| • <u>XI</u> | • <u>XXIV</u> | • <u>XXXVII</u> | • <u>L</u> |
| • <u>XII</u> | • <u>XXV</u> | • <u>XXXVIII</u> | • <u>LI</u> |
| • <u>XIII</u> | • <u>XXVI</u> | • <u>XXXIX</u> | • <u>LII</u> |

HERMINE GILQUIN

I

La ferme des Gilquin était bâtie sur un plateau qui est une légère surélévation du sol de la plaine de Vendée. Au sud-ouest, on apercevait, pendant le jour, la couleur lointaine et changeante de la mer. Le soir, on voyait briller la lumière tournante du phare de l'île de Ré.

Ce pays, que l'on pourrait supposer sans caractère, sans pittoresque, illimité et monotone, avec des horizons toujours semblables, vers lesquels s'en vont des champs tous pareils, est au contraire pourvu d'une beauté singulière et admirable.

Il n'a pas besoin du mirage de la mer pour avoir son infini et sa poésie. Sa terre est presque nue, bien qu'elle soit décorée, comme partout, de la magie des saisons, mais elle laisse voir dans son ampleur le ciel avec ses nuages et ses étoiles. Le paysage devient alors grandiose.

Sur cette vaste étendue, les fumées de quelques toits décèlent le groupement d'un hameau caché dans un massif d'arbres. Les jours de soleil, ces enclos de verdure sont des

oasis d'ombre, des asiles de fraîcheur, des refuges au milieu de la fournaise. Pourtant, sur la plaine comme sur la mer, même quand le soleil de midi, suspendu droit au-dessus de la terre, est une boule de feu qui laisse déborder et couler ses flammes, une brise légère et vive traverse toujours l'étendue, va et vient ainsi qu'un génie capricieux de l'espace. Souvent, dans l'éblouissante lumière et la chaleur meurtrière, un grand mouvement d'air, venu de l'Océan, assaille l'immense plaine, courbe les feuillages, incline les moissons, car l'atmosphère a aussi ses vagues envahissantes, ses marées victorieuses.

En été, la plaine est un seul champ planté de blé, d'avoine, d'orge, de luzerne. Elle bouge tout entière d'une extrémité à l'autre, changée en une étendue liquide, nuancée comme l'eau sous le ciel, parfois tachée de noir par l'ombre d'un lumineux nuage. Sur cette molle et ondulante surface se dressent les clochers, les toits, nettement dessinés à l'horizon avec les mêmes lignes rigides que les mâts et les cheminées des navires, que les voiles triangulaires des barques.

L'impression singulière et saisissante de la plaine, c'est le silence, — même l'été, lorsque les champs sont animés, que la terre se montre habitée.

Les hommes, les femmes sont à la tâche, courbés sur le sol, fouillant la terre de leurs outils qui deviennent des mains et des griffes de fer. Le travail s'accomplit avec une rage méthodique. On n'entend pas de paroles, — rien que le han ! des poitrines, le rauque sifflement des respirations.

Par moments, un homme se dresse, remet debout avec effort son corps cassé en deux. Appuyé sur son hoyau, comme un soldat sur son arme, il lève un visage congestionné et hâlé, où

luisent deux yeux farouches. Il contemple tout ce qui l'entoure, cherche ses ennemis et ses amis. Cette terre noire va-t-elle lui rendre en pousses vertes, en tiges robustes, tous les soins qu'il lui donne en s'ankylosant les membres, en se crevant de fatigue ? Les plantes parasites vont-elles tout dévorer ? Les fleurs inutiles du bluet, du coquelicot, du liseron et du navet sauvage, vont-elles envahir son blé, son orge, son seigle, en riant comme des folles ? Va-t-il assister, enragé et impuissant, à cette corruption de son bien par le dévergondage imbécile de la nature ?

Et ces nuages qui s'avancent, venant du côté de la mer, majestueuse flotte aux voiles blanches, vont-ils s'arrêter et crever juste au-dessus de son champ, laissant tomber leur pluie bienfaisante, les larges gouttes qui sonnent aux oreilles du paysan ravi du même bruit que des écus de cinq francs, et même que des pièces d'or sans alliage ? Ou bien, est-ce le vieil ennemi qui rôde toujours dans l'espace, l'orage brutal qui va tout hacher, tout coucher par terre, avec les mitraillades de sa grêle et les coups de canon de son tonnerre ?

L'homme pousse un soupir et se remet à la besogne.

Un autre, plus loin, se lève aussi du champ où il était agenouillé. Celui-ci regarde plus près de lui, par-dessus la barrière qui le sépare d'un herbage. Il n'a pas de parents plus choyés, mieux chéris dans son cœur, que ces animaux qui paissent parmi l'herbe et la luzerne. Il croise ses regards inquiets avec les regards placides des vaches qui ont, en même temps que lui, tourné la tête. La Blanche et la Rousse paraissent satisfaites, mais la Noire est triste et bave, la bouche ouverte. Elle n'a pas mangé encore, et ne paraît pas

s'apercevoir que son veau la bourre de coups de tête pour s'abreuver de son lait maternel. Si celle-là tombait malade ! si on la trouvait enflée et morte demain matin dans l'étable ! Et si son veau gagnait sa maladie et s'en allait avec elle ! Quel désastre ! Et comment payer le prochain fermage ?

Il n'est pas besoin de parler quand les pensées sont si tenaces et si vives, s'acharnent de telle façon sous les crânes chauffés par le soleil. Tout à l'heure seulement, quand la cloche de l'*Angelus* sonnera le déjeuner, à l'ombre de la haie de têtards qui clôture le champ, les paroles coutumières seront échangées, les préoccupations habituelles se feront jour.

La bouche pleine de pain et de lard, ils se communiqueront leurs réflexions mille fois ressassées sur leurs travaux et sur les saisons, ils exprimeront leurs méfiances et leurs doutes au sujet des profits possibles, ils se plaindront des impôts, les plus bavards méditeront de leurs voisins de village, les plaisanteries brutales, les attouchements hardis des jeunes assailleront les filles et les femmes, lutinées déjà par les coups d'œil obliques et les propos sournois des vieux, pareils à des faunes.

Puis, la dernière bouchée avalée et la dernière gorgée bue, tous s'étendront, face au ciel, le mouchoir sur le visage. C'est l'heure de la méridienne. Le silence solennel règne de nouveau sur la campagne en feu.

II

La ferme s'apercevait à l'est du plateau, au-dessus du village enfoui dans un repli de terrain, à l'abri de la colline. Elle avait un aspect de forteresse. De longs murs de pierre grise l'entouraient tout entière d'un rempart. La ressemblance se complétait par une absence presque complète d'ouvertures. La porte charretière ne s'ouvrait que pour le passage des lourds chariots, et quelques étroites embrasures, pareilles à des meurtrières, éclairaient et aéraient les écuries et les greniers à foin. Le mur rébarbatif pesait sur la terre et barrait le ciel de sa ligne hostile. Au-dessus de sa crête apparaissaient un toit de tuiles, qui était le toit de la maison d'habitation, et la tour cylindrique d'un pigeonnier, coiffée d'une couverture conique de tuiles roses.

Le toit de cette maison et cette tour de pigeonnier déployaient des images vivantes au-dessus de la massive barrière de pierre.

De la cheminée sortaient des fumées légères qui prenaient la couleur du jour, roses d'aurore, dorées de soleil, bleues de soir.

La tour cylindrique était sans cesse entourée du vol claquant des pigeons, vol capricieux en lignes droites, en cercles, en spirales, qui s'en allait parfois décrire ses arabesques vers tous

les lointains du paysage, mais qui s'en revenait toujours, familier et fidèle, s'enrouler, se resserrer autour du toit pointu, puis se reposer, pour se dévider encore à travers l'espace. Ou bien l'on voyait les pigeons perchés sur les gouttières, marcher sur un rebord en gonflant le jabot, allongeant et reculant la tête d u même mouvement saccadé, entrer et sortir par les planchettes de leurs nids comme les abeilles d'une ruche.

Cette vie aérienne avait son équivalent à ras de terre, dans la cour de la ferme.

La porte ouverte, on se trouvait dans le monde emplumé, jacassant, criard, de la gent volatile, monde bigarré extraordinaire, perpétuellement occupé à gratter le sol de la patte et du bec, à courir sus à tous les vermisseaux, à se disputer la miette et la graine. La bataille alternait avec la mangeaille, et cette mêlée d'oiseaux faisait songer à un choc de races et d'armées, tant il y avait de différences de physionomies, de couleurs, d'allures, entre tous les êtres emplumés qui se trémoussaient sur l'aire.

Les coqs, à la crête rouge insolente, aux plumes bariolées, se dressaient en victorieux parmi les poules rapaces toujours en quête vers le sol. Les dindons prélassaient leur omnipotence. Les pintades allongeaient leurs cous et leurs têtes de reptiles pour prendre leur part de festin, puis couraient au hasard en jetant leurs cris abominables d'assassinées. Les paons balayaient le sol de leurs lourdes robes constellées d'émaux verts et bleus, et s'en allaient à tout instant du jour s'admirer au morceau de miroir fixé pour eux à la muraille. Des poussins, nouvellement éclos, gardaient encore la forme d'œufs auxquels seraient venus un peu de duvet jaune, une tête et deux pattes.

Des canards se frayaient passage avec un mouvement de roulis et ramassaient tout ce qui traînait, d'une seule cuillerée de leur bec en forme de spatule. Des oies, blanches comme des statues de neige, dressaient leur robuste col, regardaient au loin, prononçaient des discours que personne n'écoutait.

Parfois, tout ce monde s'arrêtait de chercher, de picorer, d'avaler, de se battre, de crier, et tous les becs et tous les yeux se tournaient vers les nuages. C'est qu'un grand bruit d'ailes avait traversé l'espace, qu'une cohorte d'oiseaux migrateurs s'avavançait en triangle, pattes repliées, ailes étendues, jetant sa clameur dans le vent. Ou bien, quelque bête de proie, quelque épervier suspendu, immobile, tout en haut du ciel, paraissait choisir, parmi les hôtes de la basse-cour inquiète, la victime sur laquelle il allait se laisser tomber. Ou encore, un oiseau de mer, blanc et gris, goéland ou mouette, égaré par les terres, planait et tournoyait, les ailes obliques, à croire qu'il cherchait une issue, puis tout à coup s'enfuyait vers le large.

Il y avait, à la ferme des Gilquin, bien d'autres formes de la vie animale, les bêtes de labour et de rapport, les chevaux, les bœufs, les vaches, les veaux, les porcs, les moutons. Ce n'étaient que hennissements, beuglements, grognements, bêlements, passage des bêtes lentes destinées à la charrue ou allant au pâturage, trottinements des troupeaux harcelés par les chiens. Au long des murs, des cages, grouillantes de lapins, laissaient apercevoir les mines songeuses, les bonds furtifs des bêtes curieuses et craintives.

Le personnel était nombreux : garçons de ferme, bergers, porchères, vachers, domestiques d'habitude ou journaliers de passage.

C'est dans ce milieu que naquit, vécut et mourut Hermine Gilquin.

III

Après vingt ans de mariage, Mme Gilquin eut la surprise et la joie de voir enfin ses vœux accomplis : elle eut un enfant. Cet enfant, elle avait passionnément, ardemment désiré que ce fût une fille. Son bonheur se trouva donc à son comble, car elle donna à son mari, qui partagea sa félicité, une petite, toute petite fille, délicate, mignonne, blanche, avec des yeux bleus, que l'on nomma Hermine.

Les Gilquin étaient considérés avec raison comme les plus riches propriétaires de la région. Autour de la ferme, et au loin, six cents arpents de terre représentaient leur fortune. On les enviait, mais en même temps que l'envie, la malice villageoise s'était donné cours, avait découvert le défaut, la tare de leur vie.

Comme beaucoup de campagnards, les Gilquin avaient un sobriquet : ils étaient, pour tous ceux qui vivaient à dix lieues à la ronde, le père et la mère La Guigne. Ainsi avaient-ils été surnommés de père en fils. Toute la famille semblait née sous une mauvaise étoile. On disait communément des Gilquin qu'ils payaient cher leur richesse. En dehors de cette richesse, la chance ne les avait jamais visités, et leurs gains des marchés et des foires ne pouvaient leur faire oublier les pièges et les catastrophes de la vie. Les malheurs de tous genres, les pires

calamités, les avaient toujours assaillis. Des maladies, des accidents, des morts violentes, des incendies, la foudre tombant sur leur maison, l'orage dévastant leurs moissons, les avaient souvent désespérés, les avaient rendus humbles et craintifs devant le destin.

Toutefois, depuis que Pierre Gilquin avait épousé Simonette Ancelet, nièce d'un curé des environs, la guigne semblait les avoir quittés pour toujours. Les bonnes gens disaient que le bon Dieu de M. le Curé avait mangé la guigne des Gilquin, et cela était vrai. En peu de temps, Pierre Gilquin avait connu non seulement la prospérité complète, mais le bonheur tranquille. Désormais, son surnom n'avait plus de raison d'être, mais on continuait à l'employer par habitude. Et puis, la malechance pouvait revenir.

Les Gilquin avaient donc tout pour être parfaitement heureux, parmi leurs bêtes et leurs serviteurs, tout, sauf un enfant à dorloter et à élever : « Un restant de déveine », — disait-on. Quand Hermine vint au monde, ce fut comme l'assurance que le malheur avait à jamais fui de chez les Gilquin.

Tout se passa bien, en effet. Hermine ne fut atteinte par aucune des maladies fréquentes au bas âge.

Quand elle ouvrit les yeux sur l'existence, et qu'elle commença à voir et à désigner les choses, quand elle parla le premier langage, puéril et doux comme un gazouillis d'oiseau, elle se révéla ce qu'elle devait être au cours de sa vie, douce de caractère, vive d'intelligence, infiniment sensible, prompte à se replier sur elle-même, gardant un léger effroi de ce qui l'avait heurtée.

Il se passait en elle un phénomène de rétraction. Hermine était bien, en effet, une hermine, au sens où la tradition populaire s'est imaginé le petit animal des solitudes, ayant la crainte et l'horreur de tout ce qui peut tacher son pelage, souffrant et mourant de la fange qui l'éclabousse.

La petite fille, tard venue dans la vie de ses père et mère, était un objet délicat et précieux qu'il fallait sauvegarder, et qui avait lui-même l'instinct de se préserver des contacts hostiles, des rencontres dangereuses.

Toutefois, on eût dit que la nouvelle arrivée avait immédiatement deviné qu'elle était chez elle, parmi les allées et venues de la ferme, au milieu des êtres de tous genres qui peuplaient la cour et les étables.

À peine née, sur les bras de sa mère ou d'une servante, elle contemplait avec un plaisir visible, de ses yeux qui venaient d'éclore, les lourdes bêtes qui tournaient la tête vers elle en s'en allant aux champs de leur pas régulier et machinal. Plus tard, ses petites mains allaient d'un geste caressant vers les fronts durs des vaches et des chevaux, vers la laine des brebis, vers le poil rêche des chiens de troupeaux. Ceux-ci couraient autour d'elle lorsqu'elle était assise sur sa petite chaise, à l'ombre du mur, s'approchaient, la léchaient, jouaient avec elle en prenant de visibles précautions, montrant qu'ils savaient avoir affaire à un enfant qui ne peut souffrir de trop rudes caresses, la traitant comme un agneau nouveau-né qu'il faut encourager aux premiers pas de la vie.

Les oiseaux à demeure dans la vaste cour furent bien vite aussi en familiarité avec la petite fille. Coqs, poules, dindons, oies, canards, pintades, pigeons, s'en venaient picorer, crier,

se disputer auprès d'elle, sans rien redouter de cette camarade si tranquille, tombée un beau matin dans leur basse-cour, et Hermine non plus n'eut pas peur de toute cette vie emplumée, qui gloussait, caquetait, roucoulait, du matin au soir, et qui paraissait répondre à ses derniers bégaiements et à ses premiers bavardages.

Ce qui pouvait la choquer, c'était un geste trop brusque, une voix trop rude. Sa physionomie, alors, se contractait, une angoisse s'avouait par ses yeux chagrins et sa bouche tremblante.

Mais on la rassurait vite par une bonne parole, et cette première enfance d'Hermine fut heureuse dans cette cour de ferme, qui lui parut semblable à un paradis terrestre, au jour où elle sut lire et écrire, et qu'elle eut entre les mains un Catéchisme et une Histoire sainte. Sa mère fut sa première éducatrice pour veiller le plus longtemps possible sur une santé qui lui paraissait fragile.

L'écolière acquit sans effort ce qui fut ainsi offert à son intelligence en éveil. Presque tout de suite elle en sut autant, et bientôt elle en sut davantage, que son institutrice improvisée. La lecture lui conféra le pouvoir magique de deviner quelque chose de ce dont elle ne connaissait rien. Par brusques éclairs, les choses lui apparaissaient subitement, à lui faire croire qu'elle les avait toujours vues. Elle se montrait à la fois curieuse de tout et familière avec tout. Elle vécut ainsi naïvement les plus charmantes, les plus délicieuses journées de découverte du dehors, de création d'elle-même. En elle s'épanouit le bonheur ignoré de l'ingénuité.